

Le sauvetage des vestiges d'un navire de la flotte de Phips

André Bergeron and Marc-André Bernier

Number 75, Winter 1998

Le patrimoine à l'oeuvre

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/17046ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Éditions Continuité

ISSN

0714-9476 (print)

1923-2543 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Bergeron, A. & Bernier, M.-A. (1998). Le sauvetage des vestiges d'un navire de la flotte de Phips. *Continuité*, (75), 23–27.

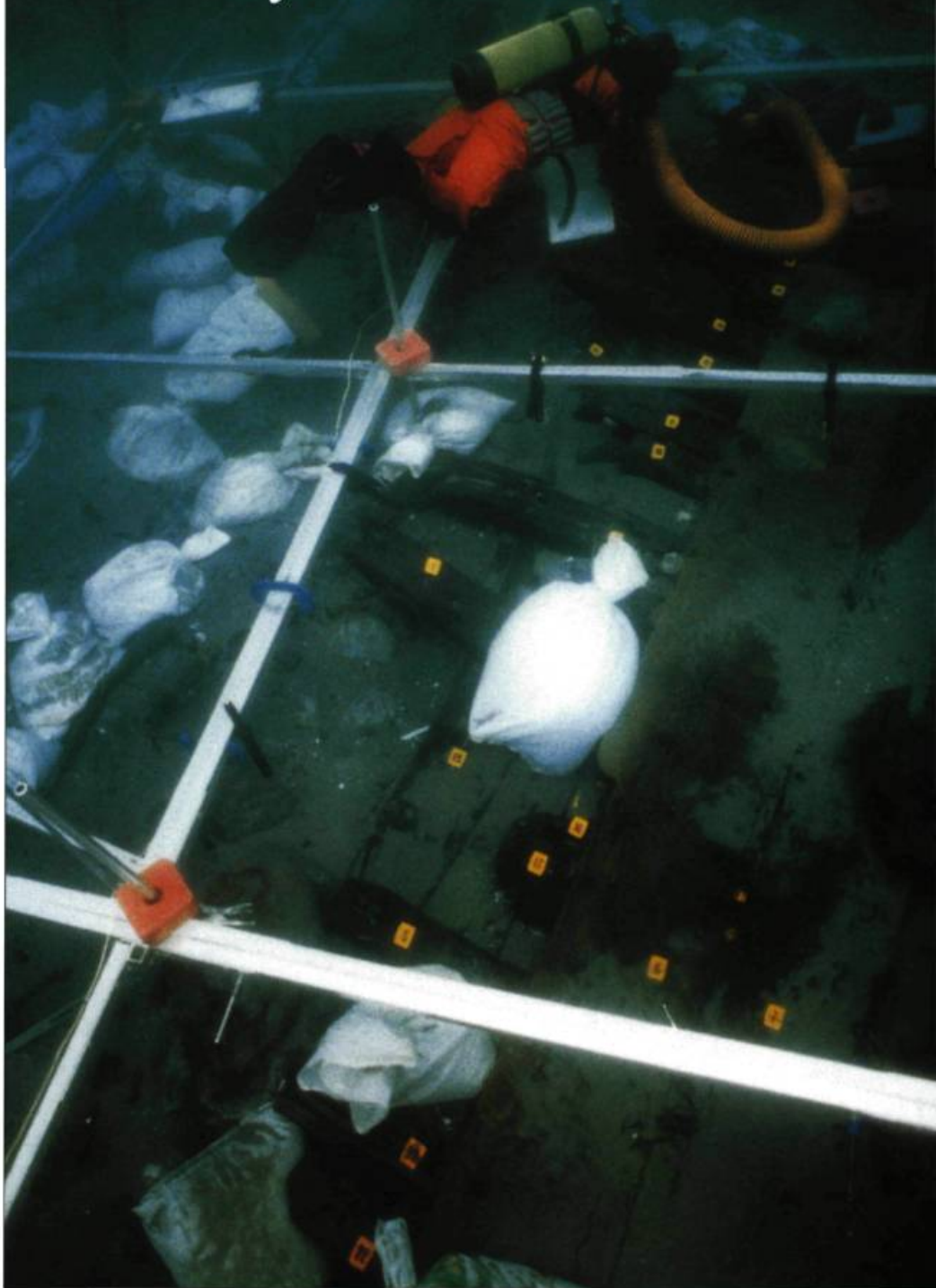


« BIENVENUE À QUÉBEC, SIR PHIPS ! »

Le SAUVETAGE des VESTIGES d'un NAVIRE de la flotte de PHIPS

Les plongeurs n'en croyaient pas leur chance. Ils avaient bel et bien sous les yeux les restes d'un navire de la flotte de Phips. Mais leur premier moment d'euphorie fut de courte durée, car le plus ancien bâtiment jamais découvert en eaux québécoises risquait, à cause des courants marins, de connaître le second naufrage de son histoire. Il fallait faire vite pour préserver ce trésor patrimonial. Sauvetage d'une épave raconté par ceux qui y étaient.

Le carroyage est l'élément clé de tout l'enregistrement du site archéologique de l'anse aux Bouleaux. Il permet de dresser le plan du site et sert de base pour l'organisation et la numérotation des objets.
Photo : Marc-André Bernier, Parcs Canada



par André Bergeron
et Marc-André Bernier



« Je n'ai point de réponse à faire à votre général que par la bouche de mes canons et à coups de fusil ! » Ces mots qui résonnent encore dans la

mémoire des Québécois sont ceux que Frontenac adressa en 1690 à l'émissaire de Sir William Phips, ancré sous les murs de Québec avec sa flotte de 32 navires et comptant 2 300 hommes en armes. Mais si les Québécois savent que les événements ont donné raison à Frontenac, la plupart ignorent qu'au retour de Québec, un petit navire de commerce affecté au transport de la compagnie de miliciens de Dorchester, près de Boston, disparut corps et biens sans laisser de traces. Ce drame était tombé dans les oubliettes de l'histoire jusqu'à ce que Marc Tremblay, un plongeur de Baie-Comeau, en découvre les vestiges à Baie-Trinité, sur la Côte-Nord, la veille de Noël 1994.

L'archéologue est un détective du passé. Il tente de comprendre les événements de jadis à partir des minces indices que sont les vestiges laissés par nos ancêtres. Dans le cas de l'épave blottie au creux de l'anse aux Bouleaux, près de Baie-Trinité, cette affirmation s'est avérée on ne peut plus vraie. Lors de cette découverte fortuite, l'identité de l'épave était totalement inconnue. Ce n'est que par une analyse détaillée des indices recueillis sur le site et l'étude des documents archivistiques que l'on a pu conclure qu'il s'agissait d'un des navires venus assiéger Québec en 1690. Quelques objets portant des initiales ont même permis d'identifier le groupe de soldats qui étaient à son bord.

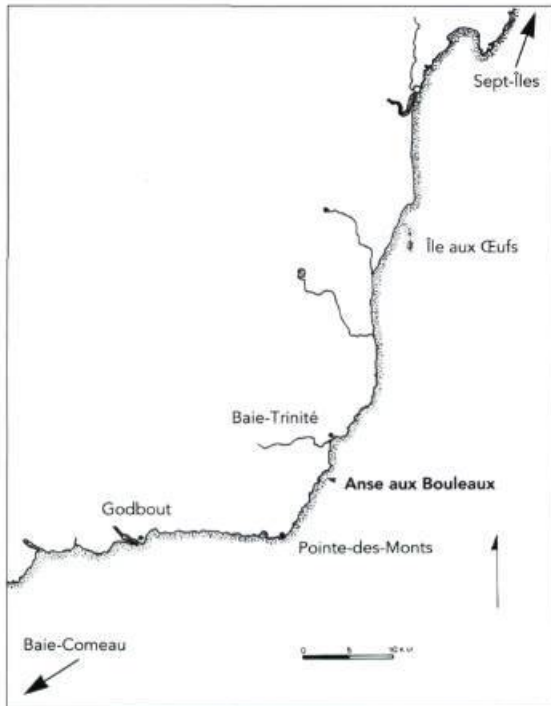
ÉPAVE EN PERDITION

Les recherches préliminaires effectuées en 1995 ont mis en évidence la situation très précaire de l'épave de l'anse aux Bouleaux – la plus ancienne retrouvée dans les eaux québécoises. En effet, elle gisait en des eaux peu profondes exposées à la violence des vents du golfe Saint-Laurent. Dégagée de l'emprise du sable par une violente tempête peu avant sa découverte, l'épave risquait d'être sérieusement abîmée à chaque nouvelle saute d'humeur du Golfe.

Face à ce danger, une seule solution possible : procéder à une fouille archéologique d'urgence et mettre à l'abri un maxi-

num de vestiges afin de les protéger des éléments. Mais une telle opération sous-marine exige des ressources matérielles et financières considérables qui paraissaient introuvables au moment de la découverte. Heureusement, une entente inespérée est survenue entre plusieurs partenaires désirant contribuer à la protection de ce joyau patrimonial. Le ministère de la Culture et des Communications du Québec, par l'entremise de sa Direction de la Côte-Nord, prit le leadership du projet et s'engagea à assumer la responsabilité de la conservation des artefacts grâce à la collaboration du Centre de conservation du Québec. Parcs Canada, par sa Section d'archéologie subaquatique, accepta de relever le défi des opérations archéologiques. À ces organismes vint se joindre le Groupe de préservation des vestiges subaquatiques de Manicouagan (GPVSM) dont les membres, après avoir reçu un cours d'initiation à l'archéologie subaquatique, participèrent bénévolement à tous les travaux de sauvetage, depuis la fouille sous l'eau jusqu'aux interventions de conservation effectuées dans le laboratoire de terrain. Cette participation directe des gens du milieu nous réjouissait : elle témoignait du degré de sensibilisation du public à la sauvegarde de son patrimoine. Les résultats ont à cet égard largement dépassé les attentes, et l'apport des membres du GPVSM mérite d'être cité en exemple pour le dévouement exceptionnel dont ils ont fait preuve afin de sauver un héritage collectif en péril. Parmi les autres partenaires directement impliqués dans le projet, mentionnons la MRC de Manicouagan et la Municipalité du Village de Baie-Trinité, qui ont assuré un support logistique et technique lorsque la situation l'exigeait.

Les activités de fouille se sont échelonnées sur deux étés à raison de deux mois en 1996 et de trois mois en 1997. En quelque 2 000 heures de plongée, chercheurs et bénévoles ont pu recueillir plus de 4 000 artefacts menacés de disparition. Le projet put bénéficier d'installations idéales pour son laboratoire de terrain. Notre labo portatif (qui devint rapidement le quartier général des opérations) fut aménagé dans une pisciculture désaffectée sise dans le village de Baie-Trinité. Les anciennes installations nous offraient la possibilité de jumeler les opérations archéologiques et de conservation à un petit centre d'interprétation ouvert aux



visiteurs. Ce lieu commun de travail favorisera, tout au long des travaux, l'échange d'information entre les disciplines et encouragera la communauté à s'approprier cette toute nouvelle culture révélée par les fouilles.

DÉTRUIRE... POUR SAUVER

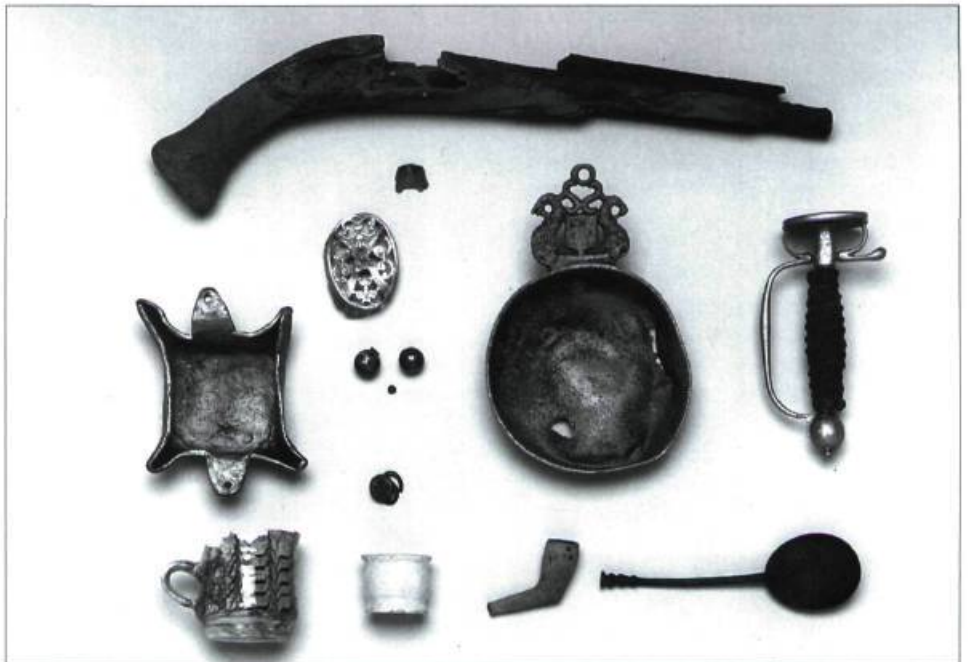
La fouille archéologique est en soi une activité destructrice. Certes, des objets fascinants sont découverts, mais leur récupération bouleverse radicalement le milieu qui a favorisé leur préservation et altère irrémédiablement un élément essentiel à l'archéologue pour faire « parler » le site: le contexte archéologique. L'endroit où est trouvé un objet a en effet une grande importance. Ainsi, par exemple, une concentration des céramiques vers l'arrière de l'épave nous indiquera une aire d'entreposage des vivres. C'est pourquoi il faut éviter toute improvisation dans la cueillette d'objets, sans quoi il s'ensuivra une perte d'information irréparable. Fouiller un site revient en fait à lire une histoire dans un livre dont les pages disparaissent à mesure qu'on les tourne. Il importe donc, lors d'une fouille, d'enregistrer l'emplacement précis des objets et leur relation les uns avec les autres afin de pouvoir relire et comprendre cette histoire.

Malgré l'urgence de la situation, la fouille de l'anse aux Bouleaux fut l'objet d'un enregistrement rigoureux. Un système de carroyage en aluminium permit de quadriller le site en unités de deux mètres sur deux mètres. Ce procédé a l'avantage de permettre de dresser un plan précis du site tout en fournissant un système simple de classement des artefacts. Chaque objet porte le numéro de son « carré », ce qui permet de le resituer facilement sur la surface de la fouille.

LES ALÉAS D'UN CHANTIER SOUS-MARIN

Dégager de l'emprise du sol un objet gisant là depuis plusieurs siècles n'est pas une sinécure. Lorsque cette opération doit s'effectuer sous l'eau, le niveau de difficulté est littéralement décuplé. Imaginez-vous un instant en train de manipuler avec des gants de néoprène un morceau de textile au bord de la désintégration tout en vous balladant dans une eau trouble de 6 °C avec 20 kilos de plomb autour de la taille, et vous aurez un assez bon aperçu du travail quotidien des plongeurs. Et lorsque les courants se mettent de la partie, vous ballottant en tous sens, une telle opération relève de la haute voltige. Travailler sous

l'eau est un défi continu, et pour se faciliter la vie, les archéologues sous-marins doivent rivaliser d'ingéniosité et recourir à un équipement à la fine pointe de la technologie. Par ailleurs, cela comporte ses avantages. Un plongeur aguerri survole littéralement le site, se donnant la meilleure position pour fouiller sans risquer d'abîmer les objets.



Dès le matin, à l'anse aux Bouleaux, une première équipe de six plongeurs prenait pied sur la plate-forme flottante ancrée au-dessus du site, et qui était utilisée pour la mise à l'eau. Tout à côté de la plate-forme mouillait le *Red Bay*, un navire de huit mètres dépêché sur les lieux par Parc Canada, qui servait quant à lui de base logistique pour l'équipement et les pompes à eau actionnant les six dragues hydriques. Ces gros aspirateurs sous-marins – familièrement appelés « suceuses » par les fouilleurs – constituaient notre outil principal, car ils permettaient d'évacuer hors du site de grandes quantités de sédiments. Pour le travail de fouille, chaque plongeur bénévole était jumelé à un archéologue, et cette paire de fouilleurs se voyait attribuer un carré d'opération.

Chaque objet extrait de l'épave était inscrit avec soin par le plongeur sur une copie du carré de fouille imprimée sur papier imperméable. Une fois dessinés, photographiés et enregistrés sur bande vidéo, les artefacts étaient fin prêts à être remontés à la surface. Pour la plupart des

Quelques objets découverts dans l'épave de l'anse aux Bouleaux. Au centre, l'écuelle dont le blason initialisé a grandement contribué à l'identification de l'épave. En haut, dans le sens des aiguilles d'une montre: un pistolet, une garde d'épée, une cuillère en laiton, une pipe, un pilulier, une tasse, une bague à motif de fleur de lys, une lampe à l'huile, quelques plombs, une décoration de corne à poudre en laiton et une pierre à fusil.

Photo: Yves Bellemare, Centre de conservation du Québec

Maison Alphonse-Desjardins

Lévis

C'est dans cette maison, construite pour Alphonse Desjardins vers 1883, que fut élaboré le grand projet coopératif bien connu aujourd'hui. Retrouvez-y de nombreux souvenirs sur la vie et l'oeuvre du fondateur des caisses populaires Desjardins.

**Centre d'interprétation
ouvert à l'année.
Entrée gratuite.**



SOCIÉTÉ HISTORIQUE
ALPHONSE-DESJARDINS

6, rue du Mont-Marie
Lévis (Québec) G6V 1V9
(418) 835-2090
1-800-463-4810 (2090)

objets, cette dernière opération demandait une attention particulière. Un artefact ayant séjourné dans l'eau salée pendant une période plus ou moins longue doit être manipulé avec précaution. On ne doit jamais le laisser se supporter de lui-même: il faut plutôt le placer dans un récipient qui lui fournira le soutien adéquat. Une fois l'objet-témoin à la surface, une étiquette arborant le numéro de provenance était immédiatement appliquée sur son récipient. Cette «carte d'identité» suivrait l'objet tout au long de son traitement en laboratoire. Complication supplémentaire: pendant toutes ces manipulations, on devait prendre garde à ce que l'objet soit constamment humidifié. Autrement, il risquait de se détériorer en séchant.

Après un quart de plongée d'environ quatre heures, l'équipe de fouilleurs prenait la direction du laboratoire de terrain où les attendait la deuxième phase de leur boulot. Première chose à faire, compléter la numérotation de chaque objet. Venait ensuite la rédaction de la fiche d'artefact qui contient les informations de base de l'objet. Une fois cette fiche dûment rem-

Ne manquez pas notre prochain numéro

Deux dossiers spéciaux
Côte-des-Neiges et le Tourisme culturel

Dès le 17 avril

CONTINUITÉ

plie, chaque fouilleur décrivait en détail dans un cahier toutes les opérations effectuées lors de sa plongée. Grâce à ces notes de fouille, l'archéologue peut revivre sur papier l'expédition dans ses moindres détails. Ce n'est qu'après toutes ces étapes que les objets étaient livrés aux soins attentifs de l'équipe de conservation.

SOINS INTENSIFS

Il peut paraître contradictoire de sortir les objets de l'eau pour les replacer... dans l'eau. C'est pourtant le traitement indiqué pour certains matériaux qui se sont préservés grâce à leur immersion et à leur encapsulation à basse température dans un environnement à faible concentration en oxygène. Leur sortie brutale du milieu d'enfouissement constitue un véritable traumatisme pour les artefacts. Même conservés dans l'eau, ils subissent comme une agression le nouvel environnement dans lequel ils sont plongés. L'augmentation de la température, la lumière, la haute concentration d'oxygène et le pH moindre de l'eau douce sont autant de conditions dommageables à l'objet.

Toutes ces opérations ayant été complétées, les objets sont pris en charge par un restaurateur qui va coordonner toutes les opérations reliées à la documentation et à la préservation des objets. Afin de minimiser les effets du changement d'environnement, certains matériaux tels que les verres et les plombs sont conservés dans l'eau de mer, alors que d'autres entament un long traitement de dessalement dans l'eau douce des bassins. Les installations de la pisciculture nous furent bien utiles pour le stockage

temporaire des objets dans l'attente de leur traitement ultérieur. Une fois toutes les conditions réunies, le restaurateur, ce médecin des objets, amorça un cycle complexe d'interventions adaptées à chacun de ses « patients ».

En plus de veiller à la préservation des objets à la pisciculture, l'équipe de conservation a consacré une partie importante de ses efforts à la documentation de ces objets. Un constat d'état a été réalisé pour chaque enregistrement effectué par l'équipe archéologique, ce qui permettait de suivre l'évolution des objets à partir de leur prélèvement. Décrire et dessiner un objet constitue une première étape essentielle à la compréhension de sa structure,



de sa technologie de production, de son utilisation et, enfin, de sa transformation depuis le moment du naufrage. Une fois décrits et illustrés, les objets étaient regroupés par matériaux dans les bassins. Des supports furent réalisés au besoin afin de soutenir les objets vulnérables. Des éponges, des tissus, des mousses, des attelles, des boîtes de polyéthylène, tous les matériaux étaient bons pour bricoler les matelassages qui servirent au transport des objets vers leur lieu de traitement. Pour la saison 1997, c'est plus de 2 300 artefacts qui ont ainsi été examinés, documentés, emballés et, parfois, traités immédiatement devant l'urgence de la situation.

LE TRAITEMENT EN ATELIER

Les 4 000 enregistrements que le site a produits sont constitués de matériaux très variés. On a prélevé du bois, du cuir, des os, des textiles, du cordage, de la pierre, de la

céramique, du verre, de la brique, du métal, ainsi que de nombreuses concrétions ferrugineuses. Ces dernières sont constituées d'un

amalgame de sable, de pierre et de coquillages soudés en bloc par du fer oxydé. Certaines concrétions sont de petites dimensions, d'autres, plus volumineuses; elles englobent plusieurs objets visibles en surface. De nombreux objets sont cachés au cœur même de la concrétion et ne seront révélés qu'à l'aide des rayons X.

Nos collègues restaurateurs de Parcs Canada étant passés maîtres dans certains types de traitement, une répartition des objets a été effectuée de façon à tirer le meilleur parti des expertises de chaque institution. La priorité est actuellement accordée aux matériaux organiques et aux objets de verre. Les premiers sont particulièrement vulnérables à la dégradation

L'organisation et la planification des travaux lors d'une fouille est très importante, particulièrement sur un site sous-marin où les plongeurs doivent savoir exactement quoi faire avant d'arriver sous l'eau. Ici, le briefing de préparation.

Photo: Peter Waddell, Parcs Canada

biologique, et les seconds supportent très mal leur nouvel environnement. Les autres matériaux sont conservés réfrigérés, congelés ou immergés. De nombreux objets présentent un potentiel élevé de mise en valeur muséologique. Ils serviront sans doute pour une exposition. Le travail des restaurateurs permet également de découvrir certains indices invisibles à l'œil nu et de réaliser des empreintes reproduisant des formes disparues. Les ateliers sont le lieu d'échanges passionnés entre archéologues et restaurateurs sur la nature et l'utilisation des objets.

L'intervention archéologique a permis d'assurer le sauvetage d'une grande quantité d'informations et d'objets inestimables commémorant l'un des événements marquants de l'histoire de la Nouvelle-France. Il restera maintenant à les rendre aux chercheurs et au public. Au bout de plusieurs années d'un patient labeur de réfection et d'analyses, les spécialistes offriront aux historiens une nouvelle collection de référence pour l'étude de l'armement, de la vie à bord et de la vie quotidienne au XVII^e siècle. Ces derniers digéreront une masse de données pour rendre accessible au grand nombre, dans un contexte muséologique, la fabuleuse découverte du navire de Phips. Partager la connaissance avec le grand public, tel était le but ultime de tous ces gens qui ont donné leur temps et leur ferveur au sauvetage de l'épave.

■ *André Bergeron est restaurateur au Centre de conservation du Québec et Marc-André Bernier est archéologue subaquatique.*

*Avis aux internautes
Vous pouvez consulter le site web du
projet à l'adresse suivante:
<http://www.mcc.gouv.qc.ca/phips/>*